

LES IMMORTELS

TOME 1

L'ÉVEIL



Patrice HUETZ

Les Immortels — L'Éveil

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

La Fièvre

Thèbes, Égypte — Janvier, 1000 av. J.-C.

La fièvre était venue avec le vent du désert.

Akhénon l'avait d'abord ignorée, comme on ignore les premiers signes d'une tempête lointaine. Une légère brûlure derrière les yeux. Une lourdeur dans les membres au réveil. Rien qu'un scribe royal de trente-deux ans ne puisse surmonter en se concentrant sur son travail. Les hiéroglyphes ne s'écrivaient pas seuls, et le pharaon Siamon attendait ses rapports sur les greniers de la Basse-Égypte.

Il avait continué à tracer les symboles sacrés sur le papyrus, assis en tailleur dans la salle des archives du temple d'Amon-Rê, tandis que la sueur perlait sur son front rasé. Ses collègues scribes, absorbés par leurs propres tâches, n'avaient rien remarqué. Ou peut-être avaient-ils choisi de ne pas voir. La maladie était chose commune à Thèbes en cette saison, quand les eaux du Nil se retiraient et que la terre craquelée exhalait ses miasmes.

Le troisième jour, Akhénon n'avait plus pu tenir son calame.

Ses doigts, ces instruments précis qu'il avait entraînés depuis l'enfance, tremblaient comme les feuilles d'un sycomore dans la brise. L'encre noire avait coulé sur le papyrus, ruinant trois heures de travail méticuleux. Il avait contemplé la tache qui s'élargissait, hypnotisé par sa forme irrégulière, incapable de comprendre comment ses mains avaient pu le trahir ainsi.

« Tu devrais rentrer chez toi », avait dit Nakht, le scribe en chef, sans lever les yeux de son propre travail. Sa voix était neutre, dépourvue de compassion comme de reproche. « Reviens quand tu pourras écrire droit. »

Akhénon avait voulu protester. Il avait voulu expliquer que ce n'était rien, que demain il irait mieux, que les archives du temple ne pouvaient pas attendre. Mais quand il avait ouvert la bouche, seul un son rauque en était sorti, et il avait compris que la fièvre avait gagné.

Le chemin jusqu'à sa maison, dans le quartier des artisans près de la rive occidentale, lui avait paru interminable. Thèbes grouillait de vie autour de lui — marchands vantant leurs poteries et leurs étoffes, enfants courant entre les jambes des passants, prêtres en procession vers le temple de Karnak — mais tout cela lui parvenait comme à travers un voile de lin. Les couleurs étaient trop vives. Les sons, trop aigus. Chaque pas résonnait dans son crâne comme un coup de marteau sur l'enclume d'un forgeron.

Sa sœur Néfertari l'attendait sur le seuil, comme si elle avait su. Elle avait toujours su, depuis qu'ils étaient enfants. Quand leur mère était morte en couches, c'était Néfertari, de trois ans son aînée, qui l'avait élevé. Quand leur père, potier respecté, avait succombé à une fièvre semblable dix ans plus tôt, c'était elle qui avait tenu la maison pendant qu'Akhénon poursuivait sa formation au temple.

« Entre », dit-elle simplement, et elle le guida vers la natte dans la pièce du fond.

Akhénon s'effondra plus qu'il ne s'allongea. Le plafond de briques crues tournoyait au-dessus de lui, les poutres de palmier dansant une sarabande grotesque. Il ferma les yeux, mais les ténèbres ne lui apportèrent aucun répit. Des images incohérentes défilaient sous ses paupières — des colonnes de hiéroglyphes qui se tordaient et prenaient vie, des dieux à têtes d'animaux qui le fixaient de leurs yeux vides, le serpent Apophis enroulé autour du soleil.

« Bois », ordonna Néfertari en approchant une coupe de ses lèvres.

L'eau était fraîche, puisée au puits ce matin même, mais elle lui brûla la gorge comme du sable du désert. Il toussa, recracha, but encore. Sa sœur lui essuya le menton avec un linge humide, et ce simple contact lui parut à la fois infiniment doux et insupportablement douloureux.

« C'est la même fièvre », murmura-t-il. « La même que père. »
Néfertari ne répondit pas. Elle n'avait pas besoin de le faire.

Les jours suivants se fondirent en un cauchemar sans fin.

Akhénon oscillait entre des périodes de délire brûlant et de frissons glacés. Parfois, il ouvrait les yeux et voyait Néfertari à ses côtés, changeant les linges mouillés sur son front. D'autres fois, il croyait être de retour dans la salle des archives, penché sur un papyrus qui ne voulait pas rester immobile. Une fois, il fut certain que le dieu Thot lui-même, avec sa tête d'ibis et son calame divin, se tenait au pied de sa natte et le regardait avec une expression indéchiffrable.

« Le sens », croassa Akhénon à l'apparition. « Où est le sens ? »
Thot ne répondit pas. Les dieux ne répondaient jamais.

La fièvre montait, montait encore, et Akhénon sentait son ka — son âme, son double spirituel — se détacher lentement de son corps. C'était une sensation étrange, presque paisible. Comme si une corde invisible qui le retenait à la vie s'effiloçait brin après brin.

Il pensa à tout ce qu'il n'avait pas accompli. Les textes qu'il n'avait pas copiés. Les mystères des anciens qu'il n'avait pas percés. Il avait passé sa vie à transcrire les mots des autres, à préserver la sagesse des siècles révolus, mais qu'avait-il créé lui-même ? Quelle trace laisserait-il ?

Une larme coula sur sa joue. Ou peut-être était-ce de la sueur. Il ne savait plus faire la différence.

Le septième jour, le soleil se leva sur un silence nouveau.

Néfertari entra dans la chambre avec le bol de bouillon de canard qu'elle préparait chaque matin, certaine cette fois que son frère ne pourrait pas l'avaler. Elle l'avait veillé toute la nuit, écoutant sa respiration devenir de plus en plus rauque, de plus en plus espacée. Vers l'aube, les intervalles entre chaque souffle s'étaient allongés au point qu'elle avait cru, à plusieurs reprises, que c'était fini.

Elle s'agenouilla près de la natte et posa sa main sur le front d'Akhénon.

Froid.

La peau était froide et cireuse, les lèvres bleuies, les yeux mi-clos révélant le blanc terne des globes oculaires. Pas de souffle. Pas de battement de cœur sous sa paume quand elle la pressa contre sa poitrine.

Néfertari ne pleura pas. Pas encore. Les larmes viendraient plus tard, quand les prêtres d'Anubis auraient emporté le corps, quand la maison serait vide et silencieuse. Pour l'instant, elle avait des devoirs à accomplir. Les rites funéraires n'attendaient pas.

Elle se leva pour aller chercher les voisines qui l'aideraient à préparer le corps, quand un son la figea sur place.

Un souffle.

Faible, ténu, presque imperceptible — mais un souffle.

Elle se retourna lentement, le cœur battant si fort qu'elle l'entendait résonner dans ses oreilles. Sur la natte, Akhénon n'avait pas bougé. Toujours la même peau cireuse, les mêmes lèvres bleuies, les mêmes yeux vitreux.

Et pourtant, sa poitrine se soulevait.

« Akhénon ? »

Sa voix était à peine un murmure, comme si elle craignait de briser l'impossible.

Un autre souffle. Plus profond cette fois. Et les lèvres, ces lèvres qui auraient dû être scellées par la mort, s'ouvrirent.

« Néfertari... »

Le son qui sortit de la gorge d'Akhénon n'avait rien d'humain. C'était le croassement d'un homme qui avait oublié comment parler, le râle de quelqu'un qui se noyait — ou de quelqu'un qui remontait des profondeurs.

Ses yeux s'ouvrirent.

Néfertari recula d'un pas, puis d'un autre. Sa main trouva le mur derrière elle, s'y agrippa comme à une bouée. Elle avait vu des malades se rétablir de fièvres terribles. Elle avait vu des mourants s'accrocher à la vie avec une ténacité qui défiait les médecins. Mais ceci...

Akhénon était mort. Elle en était certaine. Aussi certaine qu'elle l'était du lever du soleil chaque matin.

Et maintenant il se redressait sur la natte, les bras tremblants, le regard confus, vivant.

« J'ai... » Il s'interrompit, toussa, porta la main à sa gorge. « J'ai soif. »

Akhénon but trois coupes d'eau avant de pouvoir parler de nouveau. Sa gorge était en feu, ses muscles aussi faibles que ceux d'un nouveau-né, mais son esprit — son esprit était d'une clarté cristalline. Trop claire, peut-être. Chaque détail de la pièce lui apparaissait avec une netteté surnaturelle : les fissures dans les murs de brique, les grains de poussière dansant dans le rayon de soleil, les cernes sombres sous les yeux de sa sœur.

« Tu étais mort », dit Néfertari.

Ce n'était pas une question.

« Je sais. »

Les mots sortirent avant qu'il ait le temps de les peser. Oui, il savait. Il se souvenait de la sensation de son souffle s'arrêtant, de son cœur qui cessait de battre, de son ka qui se détachait et commençait à flotter vers... vers quoi ? Il ne se rappelait pas ce qu'il y avait eu après. Un vide. Un néant. Puis une traction, comme si quelque chose l'avait saisi et ramené.

« Les dieux, murmura Néfertari. Les dieux t'ont rendu à nous. »

Akhénon ne répondit pas. Il regardait ses mains — ces mains qui avaient tremblé, qui avaient été incapables de tenir un calame, qui auraient dû être raides et froides à présent. Elles ne tremblaient plus. Au contraire, elles lui semblaient plus stables qu'elles ne l'avaient jamais été.

Il les retourna, examina ses paumes, ses doigts. Pas de marques. Pas de traces de la maladie qui aurait dû le tuer. Comme si la fièvre n'avait jamais existé.

Comme si la mort n'avait jamais existé.

« Néfertari, dit-il lentement, combien de temps ai-je été malade ? »

« Sept jours. »

Sept jours. Une éternité et un instant. Il se souvenait de bribes — le délire, les visions, la lente dissolution de son être — mais tout cela lui semblait appartenir à un autre, à une vie antérieure.

« Je dois retourner aux archives », dit-il en essayant de se lever.

Ses jambes refusèrent de le porter et il retomba sur la natte. Néfertari fut à ses côtés en un instant, le soutenant, le grondant.

« Tu ne vas nulle part. Tu as besoin de repos. De nourriture. Tu... »

Elle s'interrompit, le dévisageant comme si elle le voyait pour la première fois.

« Quoi ? demanda Akhénon. Qu'y a-t-il ? »

« Tes yeux. »

Il fronça les sourcils, porta instinctivement la main à son visage.

« Ils sont différents, poursuivit Néfertari d'une voix qui tremblait légèrement. Plus... intenses. Comme s'ils voyaient à travers les choses. »

Akhénon ne savait pas quoi répondre. Il ne se sentait pas différent — et pourtant, tout était différent. Le monde autour de lui pulsait d'une énergie qu'il n'avait jamais perçue auparavant. Les couleurs étaient plus riches, les sons plus distincts, les odeurs plus complexes.

C'était comme si, pendant ces sept jours de fièvre, quelqu'un avait retiré un voile de ses sens.

Ou comme si, en mourant, il avait appris à vraiment voir.

« Les dieux m'ont changé », murmura-t-il, et il ne savait pas s'il fallait en remercier le ciel ou le maudire.

Cette nuit-là, Akhénon ne dormit pas.

Allongé sur sa natte, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, il écoutait les bruits de Thèbes endormie — le lointain aboiement des chiens, le clapotis du Nil contre les quais, le murmure du vent dans les palmiers. Des sons qu'il avait entendus mille fois et qui lui semblaient maintenant chargés d'une signification nouvelle.

Il repensait à l'instant de sa mort. Car c'était bien cela qui s'était passé, n'est-ce pas ? Pas une simple maladie dont on se remet. Pas une fièvre qui finit par céder. Il était mort. Son cœur s'était arrêté. Son souffle avait cessé. Et puis...

Et puis il était revenu.

Pourquoi ?

La question tournait dans son esprit, obsédante, sans réponse. Les dieux ne faisaient pas de miracles sans raison. Chaque acte divin avait un sens, un but, une leçon. Si Osiris l'avait arraché au royaume des morts, c'était pour une raison. Si Thot — car il était certain maintenant que la vision du dieu à tête d'ibis n'était pas un délire — l'avait regardé avec cette expression indéchiffrable, c'était parce qu'il savait quelque chose.

Mais quoi ?

Akhénon se redressa lentement, testant ses muscles. Ils répondaient mieux maintenant, plus souples qu'ils ne l'avaient été depuis des années. Il se leva, traversa la pièce à pas feutrés pour ne pas réveiller sa sœur, et sortit dans la cour intérieure.

La lune était presque pleine, baignant le monde d'une lumière argentée. Akhénon leva les yeux vers elle — vers Khonsou, le dieu-lune, fils d'Amon — et pour la première fois de sa vie, il ne ressentit